

A l'écarte des orfèvres

hyper texte : 1e pari de 12

psychanalyse

Sans la dir. de

S. Parnau

Le TDAH : du trouble à l'invention singulière

David Coro

TOUJOURS PLUS, TOUJOURS PLUS VITE

« J'ai zappé, je t'ai zappé » sont devenus des formules d'usage courant. Le signifiant « zapper » sert ainsi à désigner le fait que nous avons oublié quelque chose ou quelqu'un, et que nous nous sommes engagés dans autre chose, que nous avons pensé à autre chose. Ça dit que notre attention s'est portée ailleurs, sur un autre objet.

« Zapper » c'est se laisser happer par un autre objet que celui sur lequel nous étions initialement branchés. C'est sur le mode d'un passage de programme télévisuel à un autre. Ce moment où, changeant de chaîne pendant la publicité qui interrompt votre programme, vous vous laissez embarquer par un autre programme, oubliant ce que vous étiez en train de visionner. Zapper, c'est tout mettre au même niveau et glisser ainsi d'un objet à l'autre. Ce n'est pas seulement la mémoire qui est ici en jeu, c'est l'attention couplée à l'offre pléthorique d'objets. Cette attention se diffracte et se porte sur tout à la fois.

Ce syntagme, zapper, est dérivé du terme *zapping*, contemporain de la publicité, et désigne une façon particulière de consommer de la télévision. Il est devenu un programme à part entière, montage d'une série de séquences hétérogènes, donnant cette impression de tout ramasser en un même mouvement. Vous avez raté quelque chose ? Regardez le *zapping* !

Aujourd'hui, ce terme a dépassé le seul cadre audiovisuel pour désigner ce que l'on pourrait qualifier de symptôme contemporain. Celui de la multiplicité des objets investis sur une courte durée, celui

...cui de l'instabilité, de l'attention diffractée et éphémère, du mouvement incessant, de l'agitation, voire de l'hyperactivité. Symptôme de nos sociétés modernes basées sur la consommation à outrance et sur la jouissance immédiate.

Le *zapping* permet ainsi de consommer le plus possible en un minimum de temps. Il optimise la consommation en poussant à l'acquisition d'objets toujours « nouveaux » qui promettent de satisfaire coup sûr leur acquéreur. Présenté ainsi comme nouveau, l'objet n'est pourtant jamais rien d'autre que celui après lequel on court depuis toujours : ce que Lacan appelle l'objet *a*. Mais c'est le principe même du consumérisme, l'objet dit nouveau maintient la course en ne satisfaisant rien, sinon la course elle-même. Promesse et déception, renouvelées à l'infini, poussent à la consommation. Cette frénésie touche ainsi tous les domaines. On parle maintenant de *zapping* amoureux, de *zapping* idéologique, de *zapping* touristique... Il n'y a qu'à voir, en effet, ces voyages organisés, où il s'agit, au pas de course, d'en voir le plus possible. Les touristes, ainsi pris dans des circuits, s'arrêtent le temps d'un selfie devant les monuments. Le portrait, capturé et numérisé, est aussitôt publié sur les réseaux sociaux. Une image qui s'ajoute au millier d'autres pour être commentée en attendant la prochaine. *Zapping* assuré. Il n'y a qu'à voir les sites de rencontres d'un soir, où chacun se fait l'objet à consommer d'un ou d'une autre, choisi parmi un catalogue d'images et de profils filtrés. Avec le *zapping* amoureux, l'amour et ses semblants laissent place à la jouissance, « conduisant à se passer [...] des contraintes, des idéaux, des engagements » (Deltombe, 2005-2006, p.34). Le *zapping* permet de jouir sans entrave et immédiatement. C'est un glissement infini qui emporte les sujets eux-mêmes, réduits à être les objets des objets qu'ils consomment. Actuellement, le signifiant *zapping* est en passe de se faire zapper à son tour par un autre signifiant, *speed*. Nous parlons de *speed dating*, ces rencontres chronométrées ou d'un phénomène audiovisuel nouveau : le *speed watching*. Il s'agit de regarder en vitesse accélérée une ou plusieurs séries télévisées.

FOREALT ET JOUISSANCE ILLIMITÉES

L'accès à internet est aujourd'hui illimité. La scansion du chiffre (le forfait temps souscrit) des débuts de l'internet domestique n'opère plus. Plus de coupure imposée par l'ordinateur pour éviter l'illimité. La

« Pour le prix (de plus en plus modique) d'un ordinateur, voire d'un simple téléphone portable, et d'une connexion internet, des milliards d'humains pourront bientôt disposer de millions de livres, d'images, de chansons, de films, de séries télévisées à coût marginal nul » (Citton, 2014, p. 18).

Ainsi, une vie ne suffirait pas à balayer la masse de données numériques qui fait internet. Beaucoup d'adolescents que je rencontre sont pris dans cette toile sans bord, illimitée, et ce aux plus grands déarrois de leur entourage. Alors sur le web, on ne zappe pas, on surfe. Surfer c'est aussi ça, rester à la surface, ça s'oppose à la plongée dans les profondeurs. On reste à la surface des choses, on se satisfait de l'immédiateté de ce qui est vu, ou entendu, sans plus. Plus le contenu est concis mieux c'est ! Une tendance se vérifie : les adolescents passent de moins en moins de temps devant la télévision⁹ au profit d'internet et des smartphones. Ils surfent ainsi passant d'un réseau social à l'autre, d'une plateforme audiovisuelle à une autre, d'un contenu à l'autre. C'est la nouvelle forme prise par le *zapping*. L'offre pléthorique de contenus exerce là aussi une force d'attraction extraordinaire. Nous pouvons parfois nous y laisser prendre lorsqu'ayant à faire une recherche précise nous sommes happés par la diversité de contenus proposés et que nous oublions ce pour quoi nous avions, au départ, entamé une recherche. L'objet initial se perd, noyé par les centaines d'autres qui pullulent sur l'écran. Bon nombre d'adolescents se trouvent alors pris dans ce circuit infini, consistant à ce qu'en cliquant sur un contenu vidéo, par exemple, des dizaines d'autres soient proposés. La dimension illimitée surgit car cliquer sur l'un d'eux conduit, de nouveau, à ce qu'une multitude d'autres contenus soient proposés. Vertigineux, labyrinthique ! Un adolescent me disait se « perdre » sur une plateforme de contenus vidéo. C'était son activité du week-end, décrite non sans une certaine jouissance. Passant d'une vidéo à l'autre, il se perdait sans aucune scansion possible. Il surfe comme d'autres errent dans les rues. Errance numérique. Un autre ne s'arrête de visionner des vidéos que lorsque son corps tombe d'épuisement. Une dimension addictive affleure et ni l'horloge, ni les injonctions parentales n'opèrent. D'autres ne se rendent pas compte de l'excès avec lequel ils usent d'internet. Ils surfent au gré des algorithmes qui tentent de serrer au plus près les contenus qui appelleront un nouveau clic de la souris. Ainsi, la culture Free (gratuite et illimitée) fait couple avec la dimension illimitée que nous

Pouvons rencontrer chez les adolescents. Les contenus se succèdent à un rythme effréné et se superposent parfois par le biais de l'usage simultané de plusieurs écrans. Émiettement, morcellement de l'attention captée par des sources multiples et hétérogènes. Hyperactivité numérique.

TDH : ENTRE JOUISSANCE DU CORPS ET DEMANDE DE L'AUTRE

Les troubles attentionnels, l'hyperactivité, l'impulsivité, composeraient ainsi un triptyque faisant couple avec notre société de consommation basée sur un type de jouissance sans détour et illimité. En marge de ce symptôme contemporain, de cette hyperactivité ambiante, nous rencontrons des enfants et des adolescents dits TDH, dont l'intensité des troubles est telle qu'elle entrave radicalement leur vie sociale et leur inscription dans les apprentissages scolaires. En institution dite « d'éducation spécialisée », nous accueillons et accompagnons bon nombre d'enfants et d'adolescents qui rassemblent en partie ou en totalité les manifestations comportementales décrites dans ce qui est nommé TDH. Impossibilité de mener à son terme une activité, impossibilité de rester assis, de rester concentré plus de quelques minutes, interventions orales intempestives, besoin impérieux d'être le premier à entrer ou sortir de classe, pertes des affaires personnelles... De jeunes surfeurs ou zappeurs du quotidien, dont le corps est en mouvement perpétuel, glissent sous les tables, filent, se fauflent... Et ne supportent pas la moindre frustration ou contrariété. C'est dans la rencontre avec l'Autre scolaire, lieu privilégié de la demande, que cette symptomatologie particulière s'exprime de le plus d'éclat. C'est d'ailleurs au détour de cette rencontre avec parents sont alertés sur la symptomatologie de leur enfant. Face aux sollicitations diverses, aux tentatives de transmission d'un savoir universel, l'enfant semble se dérober, être empêché de pouvoir répondre adéquatement aux demandes et être happé par tous les stimuli qui entrent en concurrence avec la parole et la demande des adultes. Ainsi, ce qui agit l'enfant, ce qui s'agit dans le corps de l'enfant, semble prendre le pas sur la parole qui lui est adressée au point qu'il semble y être sourd. D'autres fois, il impose une formule radicale et tranchante, tentative de subjectiver ce qui lui échappe : « je fais ce que je veux ». La demande de l'adulte, qu'elle soit explicite ou implicite :

répond pas par l'affirmative. Pour paraphraser Philippe Lacadée, est-ce là les signes d'une époque se caractérisant par le fait que l'objet *a* soit devenu la boussole singulière de chaque parlêtre, réduisant le savoir de l'Autre qui ne pèse plus que peu de poids face aux sensations immédiates qui poussent chacun au nom de ce qui l'agit à s'orienter plus de son être de jouissance que de l'Autre du savoir (Lacadée, 2012, p. 14). Autrement dit :

« Là où il y avait les idéaux impossibles à supporter par le sujet, il y a désormais le corps et ses jouissances en excès, impossibles à supporter par l'Autre – parents, enseignants, éducateurs. Le problème se complique du fait que l'Autre lui-même, en ses incarnations, se trouve infiltré par ces manifestations de jouissance en excès » (Roy, 2015, p. 10).

Pierre est âgé de 10 ans. Il est de ces enfants empêchés de rester assis en classe, comme à table pour les repas. Son temps de concentration maximal est de 5 minutes. Il est en mouvement perpétuel. Il passe ainsi son temps à se dérober aux demandes implicites ou explicites qui lui sont adressées. Il est le plus souvent désarimé de l'Autre, et spécialement de l'Autre scolaire, et peut ainsi errer dans le parc de l'institution sur les temps où il devrait être en classe. Lorsque je le reçois, il lui est souvent impossible de rester dans mon bureau. Il exige que nous sortions. Nous faisons ainsi l'entretien à l'extérieur, en mouvement, nous marchons. Il ramasse des feuilles, des cailloux ou des branches qu'il met dans une boîte, ou bien s'attelle à construire une cabane. La boîte et la cabane sont ses arimages à lui, arimages privés. Pierre se montre alors très directif et autoritaire. Il use de l'impératif pour s'adresser à moi. La direction à prendre, le type de cailloux à trouver, de branches à récupérer pour sa cabane... Il ne laisse que peu de place, voire pas de place du tout, à ce qui pourrait relever de mon énonciation. Il m'adresse alors une série d'ordres. Pierre se saisit également d'un véhicule qu'il charge d'objets qu'il fait tenir avec de la ficelle. C'est un autre arimage. Il parle alors d'un véhicule de déménagement. Chargé d'objets épars, en mouvement perpétuel, désarimé de l'Autre, cet objet n'est-il pas, pour Pierre, une tentative de se faire représenter au champ de l'Autre ?

Sébastien, âgé de 12 ans, ne tient pas en place non plus, son attention est extrêmement labile. Lorsqu'il entre dans le bureau, il peut se précipiter sur tout ce qu'il voit pour demander à s'en servir, sans jamais s'arrêter sur rien, comme s'il était happé, convoqué par chaque

sur les images affichées sur l'écran de l'ordinateur et trouvées sur internet. Il cesse ses mouvements et ses déambulations. Sébastien sélectionne des images à imprimer et à coller sur du carton. Je deviens alors pour Sébastien un instrument, un outil qui exécute ses ordres pour construire l'objet convoité. Sébastien n'emploie pas de formules interrogatives pour sonder mon consentement à ce qu'il demande, encore moins de formules de politesses... Non, Sébastien exige ! Il est extrêmement directif pour ne pas dire autoritaire.

Pierre et Sébastien, chacun à leur façon, ne nous donnent-ils pas à entendre le rapport qu'ils entretiennent avec la demande de l'Autre ? Une demande implacable, qui les menace et les annule en tant que sujet comme ils m'annulent quand ils s'adressent à moi ? Pas d'énunciation possible pour eux dans leur rapport à l'Autre, et pas d'énunciation possible pour moi qui suis écrasé par la dimension directive de leurs demandes. Ne nous font-ils pas entendre à quel point ils sont, comme l'indiquent Daniel et Maryse Roy, des sujets sous contrainte, pour lesquels toute demande prend valeur de commandement, témoignant là d'une soumission extrême à l'Autre de la demande, qui devient jouisseur (Roy et Roy, 2004, p. 34). Se faisant, c'est comme s'ils étaient appelés à répondre présents à toutes les sollicitations du signifiant et en même temps, à se défendre des assauts incessants de la machine signifiante (Roy et Roy, 2004, p. 34) : Chaque signifiant qui se présente exerce alors une force d'attraction extraordinaire et commande une réponse. Le sujet est ainsi assailli par des signifiants hétérogènes qui ont tous le même poids pour lui. Pas de hiérarchisation possible, l'enfant ou l'adolescent est convoqué par chacun d'eux et doit y répondre, « ce qui [le] laisse sans répit, trouble [son] attention et agite [son] corps » (Roy et Roy, 2004, p. 34).

FAIRE DÉCONSISSER LA CATÉGORIE TDAH ET EN EXTRAIRE UN SUJET AU TRAVAIL

L'époque est ainsi plus volontiers à ce qui est manifeste qu'à ce qui est latent. La fameuse « boîte noire », située entre le stimulus et la réponse comportementale d'un sujet, sied parfaitement à l'ère du *zapping* généralisé et du *speed* en tous genres. L'heure n'est pas au son-dage du psychisme du sujet, de ses fantasmes, de ses représentations, de ses affects, de son histoire, de son inconscient... Mais à l'observation de son seul comportement !

intérêt restreint. Chacun des jeunes, ainsi accompagné en institution spécialisée, est présenté ou se présente avec un certain nombre de signifiants diagnostics qui les épinglent sans reste. Émergent alors des profils d'enfants ou d'adolescents à partir d'une communauté de troubles ou de dysfonctionnements. Il faut bien dire qu'en ce domaine, le TDAH tient le haut de l'affiche. Les jeunes ainsi profilés se constituent en catégories apparemment homogènes, un même profil appelant alors une même intervention. Pourtant, force est de constater qu'à l'analyse lesdits troubles s'inscrivent chaque fois dans une histoire et une logique sans commune mesure. Ainsi, si la grande majorité des enfants ou des adolescents que nous accueillons en institution présentent des signes d'hyperactivité, d'impulsivité ou de troubles attentionnels, voire même un diagnostic TDAH, l'apparente homogénéité ne résiste pas longtemps à qui veut bien aller au-delà de ce qui se donne à voir et à entendre. Se dessinent, à partir de là, les contours d'un sujet incomparable faisant la démonstration d'un travail sans relâche pour traiter ce qui s'impose à lui de son rapport au corps, de son rapport aux autres et au langage.

BAPTISTE : TROUVER UNE VOI(X)E À CE QUI DU CORPS S'IMPOSE

Baptiste est un adolescent âgé de 15 ans lorsque je le reçois. Son parcours est ponctué de ruptures. Plusieurs passages à l'acte violents émaillent son histoire. Son agitation motrice, son impulsivité et son incapacité à se concentrer sur son travail scolaire occupent le devant du tableau clinique. Baptiste est un jeune qui ne peut rester statique. Ses parents indiquent que dès le réveil, qui peut être très matinal, Baptiste s'attelle à faire des tâches ménagères. Nettoyage, rangement... Bien que Baptiste s'engage dans une multitude d'activités, il est dans l'incapacité de mener chacune d'elles à son terme. Ses parents indiquent que la rencontre avec l'école a d'emblée été difficile. Baptiste s'est montré rapidement réticent à consentir au savoir de l'Autre.

L'hyperactivité comme traitement ?

C'est au pas de course que Baptiste arrive aux séances hebdomadaires que je lui propose. Je l'entends de loin, il court et arrive à bout de souffle. se blaignant de points de côté. Il semble toujours pressé.

activement à ralentir l'allure avec laquelle il se déplace dans le monde. Il cherche des points d'arrêt, sans grand succès, des façons de ralentir sa course. Par exemple, un jour où est fêté Noël dans l'institution, je le vois arriver très apprêté. Il m'indique alors que ses chaussures flam-abîmer. Vœux pieux, je l'entends partir au pas de course dès qu'il a franchi la porte de mon bureau. Baptiste est poussé par une force qui lui impose une course permanente. Il y a comme une poussée constante qui s'impose à lui, dont il ne peut rien dire, sinon qu'il cherche à la réfréner. L'une des voies qu'il a trouvées pour donner une issue à cette poussée, c'est le mouvement. Un mouvement incessant, une course contre la montre, une précipitation de tous les instants. Baptiste présente une clinique « [qui met] en valeur le corps comme pur objet pulsionnel [soulignant par-là] le caractère acéphale de la pulsion, l'absence d'intentionnalité et d'identité subjective dans le mouvement perpétuel » (Cottet, 2012, p.80).

Tentatives de subjectivation de la poussée pulsionnelle et émergence d'un bord

Baptiste me fait part d'une angoisse : le débordement. Plus particulièrement, l'eau qui peut déborder de son contenant. Il repère très rapidement un circuit de gouttières sur la toiture de la maison voisine, visible de mon bureau. Ce circuit lui sert d'appui pour formuler une question et tenter de nommer son angoisse. Comment la canalisation finale, celle dans laquelle les autres gouttières terminent leur course, peut-elle arriver à canaliser l'eau sans déborder ? Autrement dit, comment l'eau contenue dans une multitude de canalisations peut-elle finir sa course, sans déborder, dans une seule et unique canalisation de la même taille que celles qui s'y déversent ? Question insistante qui émaillera les premiers entretiens, inquiétude des premiers temps. Se faisant, ne serait-ce pas là, pour Baptiste, une tentative de métaphoriser ce qui se passe dans son corps ? Comment canaliser cette poussée constante qui, par le passé, l'a conduit à des débordements dans le champ social ? Débordement qu'il semble craindre au moment où je le reçois. Baptiste évoque l'envie de « tomber dans les pommes » comme s'il s'agissait pour lui de se débrancher de son corps jouissant afin de se couper de cette poussée constante à laquelle il semble avoir du mal à donner une issue satisfaisante.

Donner une forme à l'agitation : le travail manuel

Les hommes de la famille sont décrits comme des travailleurs acharnés. Baptiste semble reprendre ce signifiant à son compte pour nommer son hyperactivité. En effet, le jeune dit travailler et bricoler à la maison. Lui, comme ses parents, ne décrit rien d'autre. Pas de moments de jeux. Baptiste ne fait que travailler. À cette occasion, nous notons avec Baptiste qu'il semble y avoir nécessité pour lui de faire des activités qui engagent son corps. Il faut qu'il y ait du mouvement. À partir de là, il peut s'investir de façon un peu plus durable dans une activité, ce qui lui est impossible lorsqu'il s'agit d'un travail scolaire par exemple. Il épingle ainsi son agitation avec ce signifiant « travail ». Il témoigne de cela de retour de week-end lors desquels il lui arrive d'être réveillé à quatre heures du matin et de rentrer du bois par exemple. À la maison, nous tentons de structurer son travail, avec ses parents. Une forme de planning est réfléchi pour limiter la jouissance en jeu. Il ne s'agit pas d'empêcher de travailler mais d'introduire un découpage dans les journées. C'est aussi en s'appuyant sur ce signifiant qu'il sera proposé à Baptiste un travail manuel dans l'institution, notamment les jours où son corps n'est pas pris dans les rets d'un emploi du temps structuré, comme les mercredis, jours sans atelier ni classe. Journées particulièrement difficiles pour lui.

Une nouvelle tentative de métaphorisation : la voiture

Le travail décrit par Baptiste gravite d'abord autour de tâches ménagères. Il enchaîne celles-ci à la maison et peut prendre le balai soudainement dans l'institution, interrompant ainsi le travail dans lequel il est engagé. Assez tôt dans le suivi, Baptiste me fait part d'une autre activité qui l'accapare jusqu'à devenir exclusive : le bricolage de voitures anciennes. Là encore, il s'agit d'un signifiant qui circule dans la famille. Baptiste tient à me faire partager son savoir pointu dans ce domaine. Ses phrases sont ponctuées par « tu connais... » tel ou tel modèle qu'il tient à me montrer sur internet.

Ainsi, il participe à la restauration de véhicules et surtout à leur exposition dans des *meetings*. J'entends l'importance de ces rendez-vous pris qui introduisent Baptiste à une dimension temporelle différente. La date de chacun de ces *meetings* vient scander le travail, permettre une discontinuité, là où les tâches ménagères s'inscrivent

exposés soient prêts aux dates prévues. Ces scansions permettent à Baptiste de décrire un autre rapport au temps. Il faut être prêt à temps, c'est-à-dire terminer ce dans quoi on s'engage, mais surtout il s'agit d'attendre la date. Baptiste semble très sensible à cette découpe temporelle inédite. Nous parlons alors du programme du week-end, et de l'ordre dans lequel il faut procéder aux réparations des véhicules. C'est aussi en s'appuyant sur ces voitures, matériel symbolico-imaginaire, que le jeune va s'engager dans une tentative nouvelle de traiter une partie de ce qui s'impose à lui. C'est une voie métaphorique nouvelle pour traduire la poussée et tenter de lui donner une destinée socialement acceptable, un bord lui permettant de donner une forme à ses mouvements, de sublimer cette agitation. Deux formules lui permettent de dire sa difficulté et aussi sa tentative de solution. « Monter dans les tours » vient alors désigner l'agitation, la poussée à l'agir, l'impulsivité... Et « freiner » vient désigner la tentative de canaliser la montée en régime du moteur, l'excès, le débordement. Ainsi, Baptiste tente-t-il de nommer la poussée et de la canaliser. Métaphore mécanique comme tentative d'épinglage de ce qui agit dans le corps. Le jeune pourra commencer à me dire qu'il « freine avec ses chaussures », mais que de temps en temps il doit « changer les plaquettes » de frein. Les séances hebdomadaires semblent devenir son atelier d'« entretien » des plaquettes de frein. Un espace-temps où il s'agit d'accueillir et d'accompagner les façons de nommer ce qui agit et ce qui permet de faire baisser le régime moteur, de ralentir la course et l'affolement. Un lieu où l'agir, la précipitation, font place à la parole. Je note alors que Baptiste baille énormément dans le cadre des entretiens. Il se plaint d'une intense fatigue. Il ralentit.

Un tournant, un réel : le coup de foudre amoureux comme nouvelle issue à la poussée ?

Baptiste, au cours d'une séance, tient à me parler de la rencontre avec un camarade. Une rencontre qui l'a bouleversé. Il décrit un coup de foudre amoureux à l'instant où il a vu ce camarade qui « courrait partout ». Baptiste m'explique être envahi par l'image de ce jeune. Son visage lui apparaît, lui saute à la figure. Ça s'impose à lui. Il ne peut s'en défaire. Il dit être amoureux et en même temps ce camarade suscite une très grande violence chez lui. Il a envie de se battre, dit-il. Baptiste explique qu'il ne peut s'arrêter, ce qui s'impose à lui se dévoile ici à ciel ouvert. L'envahissement, la poussée constante revêt une

lequel il ne cesse de s'imaginer aller. Un mouvement entièrement dirigé, localisé sur cet objet nouveau qui devient exclusif. Période à haut risque pour Baptiste qui se sent être au bord de passer à l'acte.

L'invention de deux limitateurs ?

Appareillage musical

Les voitures et le travail sur celles-ci ont pris une place importante dans le suivi de Baptiste. Cet objet lui permet d'occuper une position de savoir. Les « tu connais... » qui me sont adressés lui permettent non seulement de faire lien social mais aussi de me décompler. C'est sans doute à ce prix que Baptiste peut poursuivre le travail que je lui propose. Je suis mis en position d'élève, d'apprenant. Ainsi, il met à distance la dimension de savoir de l'Autre. Une autre série a rapidement émergé dans le discours de Baptiste autour de cette même formule de « tu connais... ». Cet objet, c'est la musique. Baptiste s'est appareillé à une enceinte. À partir de là, l'objet musique et voiture ont fait couple autour de la formule « tu connais... ». Je n'entends plus Baptiste arriver systématiquement au pas de course mais j'entends la musique qu'il écoute très fort. « Elle me suit partout celle-là », dit-il en parlant de son enceinte. Je donne à cet objet toute la valeur qui lui est due. Un objet-traitement. Une invention singulière qui manifestement, aide Baptiste à tenir à distance ce qui s'impose à lui. Nous notons à quel point il doit se distraire de cela, de ce qui le précipite et qui n'a pas de nom. C'est ce que la musique lui permet. La musique et le travail sur les voitures. Il m'explique que la musique devient l'objet qui lui permet de s'endormir plus rapidement, lui qui a tant de mal à trouver le sommeil. Il m'explique également que lorsqu'il est réveillé très tôt, soit il travaille, soit il écoute de la musique. La musique lui permet ainsi de différer la mise en mouvement. Nous parlons alors du rythme de la musique. Baptiste m'explique qu'il aime la musique au rythme rapide mais que parfois il peut régler et ainsi ralentir le rythme avec son lecteur MP4. Il le met au minimum. La musique et son rythme, sur lesquels il se branche, semblent lui imposer un *tempo* un peu plus réglé, qui l'apaise. L'enceinte et la musique qu'elle diffuse deviennent un prolongement de son propre corps, qui régule ce qui du corps s'impose.

nomination coup de frein : « l'ado »

Si la musique diffusée par l'enceinte permet à Baptiste de différer la mise en mouvement, elle est aussi un objet avec lequel beaucoup d'adolescents se parent et se déplacent dans le monde. Beaucoup de jeunes ont en effet une enceinte dans la main ou dans la poche. Baptiste semble avoir adopté cet accessoire de mode que l'on porte comme un vêtement. Ce signifiant communément partagé participe d'une identification dont il me fait part : « l'ado ». Ainsi, après s'être plaint de douleurs suite à une course, Baptiste me dit : « avant je courais mais maintenant je ne cours plus [...] Je fais mon ado [...] On est fainéant les ados ». Baptiste s'identifie à « l'ado », et il en adoptera certains traits comme la nonchalance ou le fait de dormir jusque tard le matin. Si Baptiste pouvait témoigner, à l'occasion du coup de foudre amoureux, d'une espèce de relation en miroir avec l'autre dans lequel il se reconnaissait, ne s'agirait-il pas là d'une forme de « stabilisation imaginaire » (Stevens, 2018, p. 6-64) qui ne prend pas appui sur « l'Autre du symbolique, mais le petit autre [...], ce qui est souvent repérable chez certains sujets psychotiques, et donne un mode d'identification rigide » (Borie, 2012, p. 75) ? À la suite du visionnage d'un clip où la question du désir sexuel est couplée au domaine automobile, Baptiste indique se sentir moins envahi et mieux se contrôler.

LÉO, HYPERACTIF : MAIS ENCORE ?

Léo est âgé de 14 ans lorsque je le reçois dans le cadre d'un atelier thérapeutique. D'emblée, il se présente comme un enfant extrêmement agité. Il court, saute, crie, pousse les autres, se jette par terre, monte sur le mobilier... En tout petit groupe, il est plus apaisé, il se colle à l'adulte. Léo est diagnostiqué hyperactif, il a un traitement médicamenteux pour traiter ce trouble mais cela n'a jamais eu raison de son agitation. Celle-ci s'est même accrue jusqu'à l'impossibilité provisoire pour Léo de continuer à évoluer dans une collectivité. La main dans le pantalon, les « moi t' aime », les embrassades incessantes, témoignaient d'un réel qui soudainement semblait envahir son corps. Face au tsunami pubertaire, Léo ne contrôlait plus rien.

Bondir, rebondir, pour se sentir exister ?

Léo est dans l'agitation permanente. Il court sans cesse. On l'entend arriver de loin, il claque les portes pour s'engouffrer là où il veut aller sans même parfois tenir compte des obstacles devant lui. On dit de Léo qu'il « rebondit » sur les murs et le corps des autres... Seuls objets qui semblent venir border le monde infini, non symbolisé, dans lequel il semble évoluer. Trois temps sont à souligner parce qu'ils viennent freiner sa course, trois temps qui scandent son quotidien. Ainsi les repas, moment sacré, l'arrêtent dans ses mouvements incessants mais le débordement se déplace. Il engloutit son repas et les accompagnants doivent limiter les quantités car Léo ne s'arrêterait pas. Il cesse également de rebondir grâce à la musique. Mais l'agitation prend une autre forme. Il se balance. Ses balancements sont impressionnants tant par leur intensité que par leur précision. Léo vient juste effleurer le mur avec l'arrière de son crâne, sans jamais se cogner. La piscine est également un temps important car considéré comme un moment de répit pour lui et ses éducateurs. L'eau, dit-on, l'enveloppe. Les accompagnants de Léo disent combien le jeune semble lutter contre la fatigue, combien il paraît ne pas lâcher prise, ne pas pouvoir lâcher prise. C'est seul dans une pièce que Léo peut enfin se poser et souvent s'endormir. Coupé de l'Autre, son agitation semble enfin céder. À l'abri des stimulations qui l'assaillaient et lui commandent de répondre, Léo trouve à s'apaiser.

Un travail sur le bord

Lors de son arrivée dans l'institution, Léo devait manger entre deux adultes. Le repas était autrement impossible. Il ne pouvait rester assis et glissait sous la table. En atelier, j'ai constaté que Léo n'a de cesse que de chercher à se mettre dans les angles. Soit l'angle formé par la jonction de deux murs, soit l'un des angles formé par les cloisons du bureau ou encore l'angle d'une étagère. Léo se loge dans les coins et cela l'arrête. Au fil des séances, Léo a pu se déloger des angles pour s'adosser à un mur. À ce moment-là, il utilisait de menus objets (voitures, figurines et même barrières) avec lesquels il s'entourait. Il s'est mis à fabriquer lui-même les bords qui le contiennent. De fait, il se retrouvait assis au milieu d'un carré formé sur trois côtés par les rangées d'objets, tandis que le mur formait le quatrième côté. Le pé-

mettaient de rester dans le groupe. Ainsi logé, tenant l'Autre à distance, il consentait à ce que quelques autres interagissent avec lui mais à ses conditions. Léo effectue tout un travail autour de la bordure. Dans l'institution, il se déplace en empruntant le même chemin. Il longe les murs des bâtiments en marchant sur les allées parfois étroites qui entourent les maisons.

Là où il n'y a pas de corps, l'agitation

Il n'est pas rare que Léo oublie de mettre ses chaussures pour sortir, il n'est pas rare non plus qu'il ne mette pas de manteau lorsque les températures l'exigent. En sport, Léo impressionne du fait de ses performances. Le jeune court au même rythme sans baisse de régime. Il ne semble pas ressentir les limites physiologiques de son corps. Pendant plusieurs séances, en atelier, Léo me sollicitera pour que je lui fabrique des appareillages corporels. Il peut s'agir de montres en carton, de bracelets en carton ou de couronnes. Il me fait comprendre la nécessité que ces objets le serrent. Léo quitte les séances ainsi paré de carton, entourant sa tête ou ses poignets. Jacques-Alain Miller souligne que « notre schizophrène [...] a le sentiment d'être hors de son corps, et il lui faut inventer, comme il le dit, des recours pour se lier à son corps » (Miller, 2004, p. 5). Il continue en précisant ce dont il s'agit chez un homme dont il est question :

« Aux doigts, il se met des anneaux, qui ont la valeur de liens au corps. Sur la tête, il se met un bandeau, pour la lier au corps. [...] Ce sont des attaches qui sont mises sur des organes, des parties du corps » (Miller, 2004, p. 5).

Jacques-Alain Miller ajoute que chez ce sujet, il n'y avait pas de « je ». Je n'ai pu entendre Léo dire « je » qu'à une seule occasion. Ce fut un moment marquant. Alors qu'il était très agité, ne pouvant absolument pas s'arrêter de bouger, de déambuler dans la pièce, je pris une des nombreuses couronnes que nous avions fabriquées et la lui ai posée sur la tête. L'instant d'après, il se fige et prononce cette phrase : « je suis coincé ». La couronne semble venir unifier son corps morcelé, il témoigne d'un éprouvé. L'agitation cède là où il se fait un corps. L'invention de Léo est là, il se pare ainsi de toques de cuisinier, de bandeaux ou d'élastiques qu'il met sur sa tête. Ça le coince, comme il cherchait jusque-là à se coincer dans les angles ou entre deux personnes.

D'UN RÉEL À L'AUTRE

Baptiste et Léo nous enseignent que ce qui se donne à voir et à entendre est nécessaire mais pas suffisant. Ils nous invitent à dépasser une clinique des surfaces pour une plongée dans les profondeurs de l'inconscient et de la jouissance. Tous deux témoignent de signes d'agitation importants, d'instabilité, de troubles de l'attention, d'impulsivité, d'hyperactivité, mais cela s'inscrit dans une logique propre à chacun. Une logique singulière qui nécessite un accueil et un accompagnement différenciés. Ils témoignent également d'un travail qui s'impose à eux et qui se fait le signe d'une poussée irrépressible et innommable qui se manifeste à ciel ouvert. Les inventions singulières qu'ils déploient sont les fruits de ce travail psychique qui sont autant de leviers pour soutenir leur savoir-y-faire avec cette part non résorbable qu'est le réel auquel chacun d'eux a affaire.

Le réel dont il s'agit là n'est pas celui qui est traqué dans l'organe cerveau, ce réel aux prétentions universalisantes et objectivantes qui se passe de la parole du sujet. Non, le réel dont nous parlons est celui qui est inhérent à l'exercice du langage et à la façon dont celui-ci impacte le corps jouissant de chaque Un. Un corps qui, de s'éprouver, trouve la trame signifiante et produit de l'impossible à dire pour chaque parlêtre.

Baptiste et Léo nous orientent vers ce réel, chacun le leur, chacun avec son corps, chacun avec sa langue, chacun avec son impossible.

Références

- Borie, J. (2012). *Le psychotique et le psychanalyste*. Paris : Éditions Michèle Citron, Y. (2014). *Pour une écologie de l'attention*. Paris : Éd. du Seuil.
- Cottet S. (2012). *L'inconscient de papa et le nôtre*. Paris : Éditions Michèle Delombe, H. (2005-2006). L'insaisissable désir à l'adolescence. *Les documents de Scripta*
- Lacade, P. (2012). *Vie éprise de parole*. Paris : Éditions Michèle.
- Miller, J.-A. (2004). L'invention psychotique. *Quarto*, 80/81.
- Roy, D. (2015). Énigme et défi. *Interpréter l'enfant*. Navarin éditeur.
- Roy, D., & Roy, M. (2004). Hyperactivité : ordre et désordres. *La Cause Freudienne*, 58.
- Stevens, A. (2018). La psychose ordinaire et les stabilisations par l'imaginaire.